

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 13

Artikel: A propos de bottes
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en organisant le contrôle des beurres par des stations officielles.

Dans les pays, où l'industrie laitière joue un rôle économique aussi important qu'en Suisse, les expériences faites par la Hollande sont d'un exemple souverain.

Le beurre fondu fait encore l'objet de falsifications plus nombreuses que le beurre frais.

Épices.

Le contrôle des denrées alimentaires a produit d'excellents effets dans cette branche de commerce. Dans les cantons, où il se fait régulièrement, les fraudes sont devenues beaucoup plus rares. On n'est cependant pas encore parvenu à les faire disparaître complètement. Dans les autres cantons, les choses sont restées sans doute au même point qu'autrefois.

Cela nous mènerait trop loin, si nous voulions faire une énumération même succincte de toutes les falsifications auxquelles les épices sont exposées.

Le poivre est falsifié à l'aide d'épichures de poivre, de farine de noyaux d'olives, de fécule, de poussière, de calcaire. Le bois de sandal, le safran batard, le salpêtre, le borax, la soude, les couleurs de goudron servent à fabriquer le safran. On prépare la cannelle avec la farine de coques de cacao ou de noyaux d'olives, avec des coquilles de noix pulvérisées, de l'oxyde ferrique. La coriandre se fait avec du sable et de l'oxyde de fer, la moutarde avec de la farine éventée, de la graine de colza, des matières minérales et du curcuma comme substance colorante. Le thé est chargé artificiellement et passé à la couleur ; on y mélange aussi d'autres ingrédients. Une sorte bon marché sée des poussières de thé, auxquelles on a ajouté de la gomme.

L'ouvrage sur les denrées alimentaires publié par la société suisse des chimistes analystes énumère les falsifications suivantes du café. Le café vert est soumis aux manipulations suivantes ayant pour but de transformer une marchandise avariée en un produit vendable ou pour donner une meilleure apparence à des qualités inférieures :

- Gonflement des grains à la vapeur.
- Coloration avec des couleurs en poudre.
- Polissage des grains à la sciure.
- Grillage léger.
- Addition de grains artificiels.

ment qu'un rayon de soleil eût suffi à leur donner, l'âme de sensitive de l'enfant se repliait inconsciemment sur elle-même ; étiolée par l'indifférence de sa mère et l'apparente sévérité de son père.

Heureusement pour la petite fille, elle aimait tendrement son frère, elle admirait naïvement sa beauté et sa hardiesse ; et déjà dévouée comme une femme, elle entourait Luc d'une tendre sollicitude, songeant à peine à trouver étrange que toutes les attentions et toutes les caresses de sa mère fussent pour lui.

Que de fois elle supporta, pleurant en silence, une réprimande qu'elle n'avait pas méritée afin de l'épargner à son frère, dont le caractère indépendant entraînait ouvertement en révolte contre l'autorité paternelle : heureuse lorsque sa mère, pour l'en récompenser, lui donnait une caresse ou lui disait :

— C'est bien, Chantal, je vois que vous avez bon cœur.

Bien des fois déjà, depuis le jour où Mme

Le café en grains grillés est exposé aux falsifications suivantes :

- Glaçage au moyen de sirop, de sucre, etc.
- Graissage au moyen de matières grasses, de paraffine, etc.
- Addition de café artificiel.

Dans le même ouvrage on signale que la vanille est falsifiée à l'aide de bâtons de vanille déjà usés passés au baume du Pérou et soupoudrés de cristaux d'acide benzoïque.

Le sucre se falsifie par addition de gypse, de craie pulvérisée, de farine, etc.

Est-ce assez dire si une loi fédérale sur les denrées alimentaires n'a pas toute raison d'être !



A propos de bottes

Un vaste désert glacé que surplombe une morne calotte grise, de la neige au ciel, de la neige sur le sol, de la neige en l'air.

Quelques feux de bivouac, quelques abris dérisoires, quelques chevaux fourbus, quelques hommes décharnés, de grands vols de corbeaux s'abattant çà et là sur quelque cadavre, des squelettes blanchis marquant les étapes...

C'est la retraite de Russie et ce qui reste de la Grande-Armée.

Devant une baraque de planches un peu plus confortable que les autres, quelques hauts dignitaires, officiers généraux, aides-de-camp, arrivaient au rapport, l'air morose, las, découragé, et s'arrêtaient devant le factionnaire impassible qui se promenait de long en large, deux glaçons à sa moustache et, sur le dos, la sortie de bal de quelque princesse moscovite.

Tout en battant la semelle, ils exprimaient leur mauvaise humeur avec une rudesse toute militaire, jurant, sacrant, tempêtant contre le climat, la guerre, les cosaques, l'empereur lui-même qui reposait là, derrière cette frêle cloison, sans souci de le réveiller, d'être entendu, tant la discipline était relâchée, le moral atteint.

L'un d'eux, avec une belle figure martiale qu'encadraient des boucles en désordre, un uniforme déchiré, aux ors ternis et des bottes recouvertes de couches de boue superposées, formant une véritable carapace, considérait d'un oeil navré l'état piteux de sa toilette.

— C'est bien la peine d'être roi de Naples pour trainer de pareilles guenilles ! le dernier lazaroni de mon royaume est mieux nippé que moi.

Lenorey, à la demande de Luc, avait laissé ses enfants passer à l'hôtel de Verneuil cet après-midi de jeudi dont on se souvient, Gauthier avait été invité à y revenir. Le fils du banquier témoignait une franche amitié à l'enfant pauvre, et celui-ci lui rendait bien.

— Cela m'ennuie de travailler seul... Si vous me donniez Gauthier pour compagnon d'études, je ne serais plus aussi paresseux, je vous l'assure ! demanda Luc à son père un jour où le précepteur se plaignait de lui à ses parents.

Mme de Verneuil, craignant toujours que son mari se décidât à mettre son fils au collège, acquiesça de suite au désir exprimé par le petit garçon.

— Avant de disposer ainsi de cet enfant, il faut s'informer si ses parents accepteront nos propositions toutefois, répondit enfin le banquier cédant aux instances de sa femme et à l'avis du précepteur.

— Pourquoi refuseraient-ils, mon ami ?...

— Parce qu'ils peuvent avoir des raisons

— Et il a le soleil encore ! plaisanta le prince Eugène.

— Riez ! riez ! prince ! notre prestige est atteint : un souverain ne doit jamais se montrer en déshabillé, encore moins en habits troués.

— Bah ! cela fait ressembler à Henri IV.

— Être battus, affamés, gelés, passe ! mais sales, déguenillés, fi donc !

Et l'ancien garçon d'auberge, devenu le roi Murat, eut un geste dédaigneux que n'eût pas désavoué un ex-talon rouge.

Tous étaient, au reste, assez mal accommodés, la démoralisation ayant gagné valets de chambre et ordonnances, plus occupés à faire le coup de feu que le coup de fer ; le service était fort négligé et justifiait les doléances du beau-frère de Napoléon, plus soucieux de sa toilette que de sa vie.

Aussi eut-il une exclamation d'envie en voyant arriver deux simples aides de camp dont la tenue correcte contrastait avec le débraillé du haut état-major.

L'un avait une barbe fraîchement faite, humiliante pour les mentons en brosse ; l'autre, des bottes brillantes du plus beau noir, tranchant avec les souliers boueux, éculés. L'un était le comte Louis de Narbonne, jadis chevalier d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV, et ministre de l'infortuné Louis XVI ; l'autre était le marquis Armand de Saint-Georges, fils d'un fermier général.

— Comment diable faites-vous pour arriver toujours au rapport comme si vous sortiez d'une boîte, Messieurs ? demanda le roi de Naples avec humeur.

— Le mérite en revient à mon ordonnance, Sire, répondit le comte Louis.

— C'est une perle et une perle rare !... Vous avez sans doute son pendant, Monsieur de Saint-Georges ?

— Non, Sire, mon pauvre Michel a été tué devant Moscou.

— Il n'y paraît guère ! Je donnerais mon royaume pour de pareilles bottes !

— Il suffit d'un pot de cirage et d'une brosse !

— Parbleu ! mais qui vous cire si bien ?

— Moi, Sire.

— Vous ? par exemple.

— Oh ! ce n'est pas la première fois ! J'ai fait mon apprentissage très jeune en cirant les bottes d'une noble compagnie.

— Où cela !

— Au château de mon père, voilà quelque vingt-cinq ans, mais je, m'en suis toujours souvenu.

— Conte-nous cela, mon cher, cela nous

que nous ignorons ! Je n'entends forcer en rien leur consentement, du reste.

— Moi, je suis sûr de l'obtenir, fit l'enfant victorieux. D'abord, la mère de Gauthier ne refuse jamais rien à maman. Et puis, je lui demanderai, moi aussi ; je sais bien qu'elle ne me dira pas non.

Après quelques timides objections faites par les parents du petit Lenorey, il fut convenu que l'on essaierait pendant un trimestre, et que l'on ne continuerait qu'au cas où ce moyen semblerait profitable aux deux enfants.

Toutefois Yvonne mit une restriction en donnant son fils : ce fut que, sous aucun prétexte, l'enfant ne prendrait habituellement ses repas ni ne coucherait chez ses protecteurs. Elle craignait que le caractère de Gauthier s'amollit au contact de l'opulence et que, vivant dans un milieu si différent du sien, le petit garçon prît en dégoût l'humble condition dans laquelle la Providence l'avait fait naître et vînt à se déplaire chez ses parents.

fera patienter en attendant le bon plaisir de Sa Majesté impériale, dit gaiement le prince Eugène.

— Donc, Messieurs, en cette époque lointaine j'étreignais mon premier fusil et j'avais été admis à suivre la chasse, ce dont je n'étais pas peu fier. Il faisait un temps de neige à peu près comme aujourd'hui, moins froid cependant, et j'étais rentré le soir crotté comme un barbet, mais enthousiasmé de mes exploits cynégétiques.

Après un sommeil réparateur, je m'étais levé de bon matin, impatient de repartir en chasse. Coiffé, habillé, je n'attendais plus que mes bottes, mais elles se faisaient désirer ! et je pestais contre le vieux Joseph, chargé de cette besogne ingrate, et qui, outre les miennes, en avait bien une douzaine de paires à mettre en état.

Enfin, n'y tenant plus, je sortis de ma chambre et, penché sur la rampe de l'escalier, je l'interpellaï avec vivacité :

— Eh bien, Joseph, et ces bottes ? tu dors dessus ? J'attends.

Je prononçais ce « J'attends » avec la dignité offensée du Roi Soleil.

Le bonhomme, qui m'avait vu naître et dont l'âge et les services autorisaient une certaine familiarité, me répondit avec enjouement en étouffant un peu sa voix pour ne pas réveiller les hôtes du château :

— Si je dors, Monsieur Armand, m'est avis que vous devriez encore en faire autant après votre fatigue d'hier ! Il y a un pied de neige ; ce n'est pas un temps de chrétien pour courir les bois à cette heure, et vous attraperez du mal, c'est sûr !

Le conseil était sage et donné d'un ton paternel qui froissa ma jeune importance de disciple de saint Hubert, frais enrôlé dans la confrérie ; aussi répondis-je sèchement :

— Je ne te demande pas ton avis, mais mes bottes, que tu devrais avoir cirées depuis longtemps si tu étais encore bon à quelque chose !

A peine ces méchantes paroles prononcées, qu'une voix bien connue, montant de l'étage inférieur, m'appela par mon nom. Je dégringolai aussitôt, car c'était la voix paternelle, fort redoutée des grands et des petits, bien que jamais plus élevée qu'à l'ordinaire.

Mon père, en robe de chambre de soie puce, se tenait sur le palier devant ses appartements.

— Qui vous a permis de donner des ordres à mes gens, Monsieur ? me dit-il sans hausser le ton ; sont-ils donc à votre service ? Et comment vous permettez-vous de manquer de respect à un vieux serviteur que je me plais à honorer ? Sachez que vous n'êtes rien ici et qu'à

M. de Verneuil admit d'autant plus ce raisonnement, qu'il se l'était fait lui-même. Il n'en conçut que plus d'estime pour ses protégés dont il appréciait chaque jour la délicatesse et l'élévation des sentiments. Et il se fit un devoir d'améliorer insensiblement, par des émoluments plus élevés, la situation de ces braves gens.

Gauthier l'intéressait tout particulièrement. Nonobstant les défauts de son âge, le caractère s'affirmait en lui à la fois sérieux et doux. Moins brillant que Luc, il avait plus de réflexion et plus de suite dans le travail et sous ce côté, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il lui était supérieur.

— Commençons par apprendre nos leçons et faire nos devoirs, nous jouerons après ! répondait-il avec fermeté au fils du banquier, lorsque celui-ci, par retour d'une ancienne habitude, essayait de se soustraire à la tâche imposée. Et tel était son ascendant sur lui, qu'il parvenait presque toujours à le décider au travail.

Heureux de ce résultat qui retardait

votre âge on doit se servir soi-même. Plus tard, peut-être, aurez-vous à commander, mais il vous faut d'abord apprendre à obéir. Allez cirer vous-même vos chaussures et ayez soin qu'elles soient brillantes.

Très mortifié, mais dévorant mon humiliation, j'obéis sans répliquer et me rendis incontinent à la salle basse où Joseph avait dû tout entendre et se gausser de son jeune maître, ce qui rendait la leçon plus cuisante. Mais, loin de là, le brave homme touché de mon air peinaud, se hâta de terminer ma première botte, et, comme je prenais la seconde du bout des doigts, il me l'enleva doucement et commença lui-même l'opération sans aucune protestation de ma part.

Est-ce ainsi que vous obéissez à votre père ?

Je me retournais tout tremblant, tandis que Joseph laissait choir sa brosse de saisissement.

Mon père, survenu sans bruit, grâce à ses pantoufles, nous considérait d'un oeil sévère.

— Pardon, Monsieur le marquis, balbutia le pauvre Joseph très rouge en ramassant le corps du délit.

Mon père ne lui fit aucun reproche, mais, lui prenant des mains la malencontreuse brosse, il la déposa gravement dans les miennes, et montrant du doigt la rangée de paires de bottes qui attendaient encore leur tour :

— Vous ne sortirez d'ici que lorsque toutes ces bottes seront cirées et *bien cirées* ! Venez, Joseph.

Et il me laissa seul dans ce réduit, en face de vingt-quatre chaussures et d'un pot de cirage.

D'abord, j'eus un véritable accès de désespoir. Moi — qui, à cette heure, comptais si bien filer joyeusement mon fusil sur l'épaule et mon chien sur les talons, — condamné à cette besogne humiliante et interminable. Jamais je n'arriverais au bout ! Inutile d'essayer de tenter l'impossible !... Pourtant, je ne pouvais rester éternellement prisonnier ?... d'autant que la journée s'annonçait bien !... on ferait une chasse superbe.

Quant à espérer fléchir mon père, c'était là une de ces idées chimériques qui n'entraient pas dans la cervelle des jouvenceaux d'alors.

Enfin, après bien des soupirs, des hésitations, des révoltes, je me décidai brusquement, et, saisissant la plus haute, la plus lourde et la plus crottée de bottes, je commençai à gratter, frotter, brosser avec une sorte de rage.

J'y suais sang et eau, car j'étais fort maladroit, n'ayant jamais pratiqué cet art difficile ! Tantôt la botte me glissait des mains et me tombait lourdement sur le pied, tantôt c'était la brosse ! Je salissais mes manchettes, j'avais

l'époque à laquelle son fils devrait se séparer d'elle pour entrer au collège, la comtesse témoignait à Gauthier une réelle bienveillance et le comblait de gâteries.

Chantal avait eu aussi sa grande part de bonheur dans ce nouveau arrangement. Luc ne la taquinait plus que très rarement, et lorsqu'il tentait de la renvoyer à la nursery, sous prétexte que les filles ne comprennent rien aux jeux des garçons, Gauthier intervenait si chevaleresquement et si adroitement, que non seulement on permettait à la petite fille de rester mais qu'on arrivait à le lui demander comme une faveur.

Luc ne manquait cependant pas d'affection pour sa sœur ; il l'aimait à sa manière ; mais il était si habitué à ce que tous autour de lui plussent devant ses volontés, qu'il trouvait naturel que Chantal cédât à ses caprices.

Gauthier était un enfant ambitieux dans le bon sens du mot. Très jeune encore, il avait vu, chez ses parents, la ruine et la misère succéder à une honnête aisance ; il

une figure de charbonnier. Bref, je passais par tous les déboires d'un pénible noviciat, et, plus d'une fois, j'envoyai à la volée, au bout de la pièce, les instruments de mon supplice !

Las ! il me fallait bien les ramasser ensuite !

Cependant, il n'est tâche si ingrate qui ne devienne moins rebutante lorsqu'on s'y adonne de bon cœur. Peu à peu, je me sentais plus habile, le décrottage allait bon train le cirage aussi ; le *rehausage* seul laissait à désirer, car le cuir était humide, mais, à force d'employer l'*huile de bras*, dont on est riche à quinze ans, ça venait tout de même. C'était maintenant un jeu !

Comme la veille à abattre des perdreaux je mettais mon amour-propre à aligner des paires de bottes ; il n'en restait plus que trois, puis deux, puis une, puis plus rien.

Alors, comme un général devant ses soldats, je passais l'inspection minutieuse de mes vingt-quatre bottes, relevant la plus petite tâche, le plus petit point terne, et frottant astiquant, jusqu'à ce que tout fût brillant comme un miroir, si actionné par cette occupation que je ne vis pas mon père, arrêté sur le seuil et me regardant en souriant.

— C'est bien, Armand, me dit-il avec bonté, je suis content de vous et cette leçon ne sera pas perdue. Vous aurez appris aujourd'hui trois choses : que l'on doit l'obéissance à ses supérieurs et les égards à ses inférieurs ; que l'on est jamais si bien servi que par soi-même ; enfin, qu'en faisant ce que l'on peut le mieux que l'on peut, on trouve une satisfaction dans la besogne la plus rebutante. Outre cela, vous savez cirer les bottes, ce qui vous sera peut-être utile un jour.

En effet, Sire, pendant l'émigration, cela me permit de m'établir décrotteur sur un des ponts de Londres et de gagner ainsi ma vie.

Un éclat de rire général salua cette péroraison, et, comme Napoléon, soucieux, apparaissant sur le seuil, demandait :

— A propos de quoi cette gaieté, Messieurs ?

Eugène répondit :

— Sire, à propos de bottes !

Arthur DOURLIAC.

Travaux agricoles d'avril

(SUITE ET FIN.)

Basse-cour. — Ponte des jeunes poules nées à l'automne. — Donner aux poussins du petit millet et de la pâtée. — Mettre les

avait été témoin des larmes de sa mère et du désespoir de son père ; cette souffrance précoce l'avait fortifié pour la lutte. Et la volonté arrêtée de se faire une situation meilleure vint ajouter encore à son ardeur naturelle pour l'étude et la stimuler.

— Je veux être officier, répondait-il invariablement lorsqu'on l'interrogeait sur ses projets d'avenir. Je m'engagerai dès que j'aurai l'âge de le faire, si papa me le permet. Fils d'un siècle où toutes les carrières s'ouvrent devant le travail de l'intelligence, l'enfant ne rêvait que l'épaulette et l'épée.

Deux ans se passèrent pendant lesquels les deux enfants firent de rapides progrès, grâce à l'enseignement plein d'intérêt et de clarté qui leur était donné. Puis vinrent les années de collège. M. de Verneuil voulut se charger de la pension de Gauthier afin de lui permettre de poursuivre ses études.

(A suivre.)